

# CAPRICE REVUE

PARAISANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION : Mont-Saint-Martin, 45.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé  
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Rédacteur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES  
ON TRAITE A FORFAIT.

ment. Enfin, *Cour d'Ognon*, qui est pour moi l'expression du théâtre wallon tel qu'il doit être compris. Pas de ficelles, pas de formule, pas d'intrigue : Des caractères, rien que des caractères se montrant dans les petits détails de la vie là où ils peuvent seulement se montrer, car dans les grandes circonstances ils changent, deviennent faux.

Et ces caractères, pour être vrais, doivent agir dans leur milieu propre.

De là cette observation stricte du milieu, des moindres détails, le tout rehaussé d'un sentiment si profondément artistique, qui font de ces deux actes un chef-d'œuvre.

Dans *Bleu-Bixhe*, on sent un peu le jeune homme qui a beaucoup lu : il y fait encore des concessions, voire même un « quiproquo. » Tandis que dans *Cour d'Ognon*, il n'y a plus rien de tout cela. Simon abandonne les sentiers battus ; il prend un passage de la vie d'une jeune fille coquette, — deux jours : le samedi et le dimanche de la fête.

Autour de ce caractère, il en laisse entrevoir d'autres.

Une vieille bigote méchante, mauvaise langue, buveuse (la partie forte de l'œuvre).

Une jeune première amoureuse — un amoureux — un caporal flamand (une trouvaille).

Mais où la hardiesse littéraire de Simon s'affirme, c'est dans l'arrangement de la pièce.

D'abord c'est le samedi de la fête.

Les aubades traversent la rue, à leur tête les chefs *Dèl Jônnesse*, courent de cabaret en cabaret. Quelle peinture saisissante des mœurs liégeoises.

Puis vient le dimanche avec ses crâmnions.

Les mêmes chefs *Dèl jônnesse* en forment un dont le refrain :

Les feummes sont des cour d'ognon  
Ine pèlotte po tot l'monde

donne la morale dans toutes les situations de la pièce.



## SOMMAIRE

Henri Simon et Silvain Dupuis,	Ghis.
Croquis de Juin,	Hub. Krains.
Luc Robert,	G. Girran.
Conte di cîr,	J. D.
L'Art à Gand,	F. E.
Les Trimleux,	Sphinx.

### Henri Simon et Sylvain Dupuis.

Comme peintre, Simon est fanatique du ton juste, de la note vibrante, des choses à leur place.

Observateur avant tout, se défiant de son imagination, il veut rendre, ne pas inventer.

De l'observation de la ligne et de la couleur à celle du caractère il n'y a qu'un pas. De là ses essais au théâtre. Wallon pur sang, amoureux de notre vieil idiôme aux mots qui peignent vrai, il devait écrire en wallon.

Il débuta par des poésies présentées au concours de littérature wallonne.

Il y obtint de prime-abord un grand succès.

Le rapport le cite entre tous comme le seul écrivain wallon du concours. Et, de fait, il est un des écrivains les plus wallons, c'est-à-dire qu'il connaît à fond le génie de cette langue.

Une ou deux pièces inédites d'abord. Ensuite, *Bleu-Bixhe*, qu'un de ses amis (Sylvain Dupuis) transmit au Cercle d'Agré-



Puis brusquement le rideau tombe au milieu de l'abandon de la jeune coquette.

Simon a eu l'heureuse chance de tomber sur un collaborateur sérieux qui a su s'inspirer de ces airs populaires et donner à sa musique un parfum de terroir qui sera, j'en suis sûr, une grande garantie de succès pour *Cour d'Ognon*.

L'ouverture rappelle, dans une orchestration savante et polyphonique, le vieil air « Mon père m'a fait bâtir maison » qui sert de thème à *Cour d'Ognon*, ainsi que l'air « Ne prenez pas de femme. »

Les couplets sur le « péket » et ceux de Bambert sont de vrais chefs-d'œuvre.

Les autres morceaux, tantôt tristes, tantôt gais, suivant les circonstances, ont tous la grande qualité d'être en situation et de peindre avec une vivacité remarquable les paroles auxquelles ils sont adaptés.

D'une famille d'artistes, Sylvain Dupuis n'a pas voulu abandonner les bonnes traditions de sa race et s'est adonné de bonne heure à l'étude de la musique.

Ses succès au Conservatoire furent rapides et brillants.

Désireux d'obtenir le prix de Rome, il dut se livrer à un travail surhumain pour combler le vide qu'une éducation, trop exclusivement menée vers un seul but, avait laissé dans son instruction.

D'abord une mention honorable, puis le prix vinrent couronner ses efforts.

D'un séjour prolongé en France et en Allemagne, il rapporta plusieurs œuvres dont l'analyse nous mènerait trop loin, mais qui obtinrent à Liège et dans d'autres villes un grand succès.

Nommé professeur au Conservatoire, il réorganisa, transforma et compléta le cours d'harmonie.

Supérieurement fort dans cette branche, il ne se contenta pas de l'enseigner à ses élèves, mais il s'efforça, en outre, de compléter leur instruction.

Chaud partisan de Wagner, il ne manque pas une occasion de l'analyser à ses élèves et de les initier aux beautés de sa musique.

Déjà d'ailleurs il a obtenu des résultats magnifiques.

Depuis un an à peine, nommé directeur de la Légia, il a relevé cette Société à peu près tombée, et, s'il peut mettre ses projets à exécution, nous aurons l'hiver prochain une série de concerts sérieux qui marqueront dans le mouvement musical liégeois.

Sa dernière œuvre que j'ai analysée plus haut est un pas marquant dans sa vie de compositeur, et s'il veut continuer à s'inspirer des airs populaires, il trouvera là une mine encore peu explorée pouvant fournir matière à de grandes œuvres.

GHS.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

## CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8° Jésus, illustré de 25 compositions par E. BERCHMAN. Tirage de bibliophile à 250 exempl. numérotés portant imprimé le nom du souscripteur.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

Luc Robert.

(Suite).

A Léopold Garnir.

III.

A six heures, Lucien fut debout, éveillé par les bruits de la ferme. En bas, il rencontra Luc invariablement levé avec le soleil, se promenant dans la cour et regardant avec l'œil du maître les chevaux qui sortaient, courbés sous les portes bases des écuries. Lucien déjeûna seul dans la grande chambre tranquille, car Luc ne se mettait jamais à table sans Lucienne. Puis il jeta son fusil sur l'épaule, en-

fonça son feutre sur sa tête et partit en sifflant Breuc.

Après avoir passé la porte charretière, comme poussé par une force supérieure il fit un brusque crochet et se planta les yeux en l'air sous le châssis de la chambre de Lucienne. Et il se prit à songer à des choses très douces et très nouvelles, étonné lui-même de sa rêverie vague qui montait comme un brouillard flottant vers la fenêtre de Lucienne, dans la paix du matin vermeil. Brusquement il sentit qu'il l'aimait comme une sœur cadette à qui l'on doit aide et dévouement et il s'emplissait la tête de désirs héroïques de se sacrifier pour cette amie qui dormait là dans sa chambre de jeune fille, sur son petit oreiller pâle. Il aurait voulu savoir à quoi elle rêvait, et il se sentit monter une brusque colère à l'idée qu'elle ne pensait pas à lui. Ce devait être le grand-père qui l'occupait, le grand-père avec ses quatre-vingts ans couronnés de neige.

Et il restait immobile, absorbé dans ses idées songeuses, sans essayer de se raisonner.

Il baissa la tête et ses yeux tombèrent sur Breuc qui s'était accroupi près de lui, le nez en l'air, le regardant comme pour l'interroger. Alors il sembla s'éveiller. Tiens qu'est-ce qu'il faisait là, est-ce qu'il allait monter la garde devant les fenêtres maintenant, avec son fusil au dos? Il se railla d'un éclat de rire qui sonnait faux, remonta son carnier d'un coup d'épaule et s'enfonça dans la campagne.

Luc, pensif, le regardait s'éloigner avec une brusque inquiétude de cœur.

Lucienne descendue, un sonore baiser avec un « bonjour censier » bien affectueux lui rendit son calme.

D'ordinaire, Lucien ne rentrait que le soir, déjeûnant au bois d'une tartine emportée le matin et fraternellement partagée avec Breuc.

On s'étonna de le voir revenir à midi. Il expliqua que s'étant rapproché de la ferme en suivant un perdreau démonté, il avait préféré partager le dîner avec eux. Ils se mirent à table, Luc et Lucien soudainement mal à l'aise, Lucienne gagnée par leur gêne.

Lucien s'éloigna, le dernier morceau en bouche et rentra le soir, le carnier vide. Et comme le fermier avait un petit sourire moqueur, il protesta qu'il avait battu les meilleures parties et s'emporta contre les nouvelles cartouches à poudre de bois qui fusaient comme si on les avait mouillées, n'osant pas avouer qu'il était resté tout l'après-midi à l'orée du bois d'Erwemont, les jambes cassées, le fusil entre les genoux, rêveur sans savoir pourquoi.

Après le repas, — toutes les journées se ressemblant au Culot des Bois — ils se retirèrent dans la petite pièce où ils passaient leurs soirées. Luc raconta des histoires, rappelant du fond de ses quatre-vingts ans des souvenirs de jeunesse : le pays couvert de moines, l'abbaye de Montfert pullulant de robes noires, comme une fourmière, la richesse de l'ordre avec ses cent et trois fermes groupées autour de lui et dont le nombre s'étendait toujours rongeur la terre à cinq lieues à la ronde comme un halo autour du resplendissement de ses toits d'ardoises, puis l'arrivée des yeux de France, comme il appelait les révolutionnaires, qui avaient saccagé Montfert et n'avaient laissé du palais des moines que les trois pans de murs noircis par l'incendie qui achevaient de crouler, là bas, dans l'enclos où paissaient les vaches du Culot du Bois.

Lucienne, le coude sur la table et la tête entre les mains, l'écoutait, intéressée toujours à ces histoires qui, racontées par Luc, prenaient les teintes patinées d'une tapisserie très ancienne dont les personnages auraient chanté des airs d'autrefois.

Lucien le regardait, ses grands yeux éveillés par l'attention et les paroles du grand-père lui semblaient un murmure doux et insaisissable qui berçait sa rêverie. Comme Lucienne se retournait, elle surprit son regard et elle y vit tant de douceur souffrante et cachée,

qu'elle en fut remuée d'étrange façon.

Cela ne dura qu'un instant. Lucien s'était ressaisi et se forçait à présent à écouter Luc, avec des signes de tête et de grands gestes d'approbation, au fond, très grave. Quand, à « l'au revoir », Lucienne prit la main de Lucien dans une pression amicale et prolongée, il sembla brusquement à Luc que c'était son cœur à lui qu'elle serrait là dans sa petite main blanche.

Depuis ce soir, tous furent tristes, gênés de l'idée que quelque chose s'était dérangé dans le mécanisme régulier des habitudes.

Serrés à trois le soir autour de la lampe discrète sous son abat-jour, ils se sentaient malheureux et contraints, sans qu'ils pussent reprocher à l'un d'eux cette tristesse noire tombée du ciel et qui les envahissait.

Lucienne songeait beaucoup, devenue grave. Des idées qu'elle avait eues autrefois lui revenaient, obsédantes. Parfois, quand elle était seule le soir dans le calme de sa chambre close, avec Luc, elle avait souhaité du bruit, du mouvement, un événement, n'importe quoi, pourvu qu'elle eût une heure de distraction. Un mécontentement inavoué, vague, qu'elle refoulait avec des reproches, avait parfois grondé en elle aux heures de solitude.

Elle aurait voulu un coup de vent dans son paysage trop ensoleillé, un espoir ou une menace à son horizon inaltérablement bleu, éternellement limpide et serein, sans un moutonnement de nuage, comme un grand ciel de printemps désespérément radieux et clair, d'où tombait une paresse lourde et une torpeur où s'endormaient d'un sommeil forcé les ardeurs de ses dix-huit ans.

Elle s'était remise avec des désirs fébriles à son piano et s'étourdissait le soir dans le rythme emporté et tournoyant des valse qu'elle martelait sur le clavier.

Un matin brumeux, comme Lucien se levait, le vacher accourut très rouge, tournant sa casquette entre ses doigts sales avec embarras, bégayant que Breuc était mort.

Lucien, dont les nerfs surexcités étaient impressionnables au plus haut point, se sentit un coup au cœur, et brusquement s'en fut au jardin pour voir.

Breuc était mort dans la nuit, brutalement assommé par un coup de sang. Il avait battu la campagne et couru le lièvre tout le jour, redressant ses muscles détraqués dans une nerveuse tension de toute ses forces, et, le soir, revenu épuisé, raidissant ses pattes dans la dernière fièvre avant-courrière de l'agonie, il s'était abattu devant sa niche, avait regardé désespérément avec un œil humain le flambement des fenêtres de la salle à manger où se rythmait une valse dans un éparpillement de notes sonores et, sans un gémissement, battant l'air de ses membres rigides et ouvrant au large sa gueule, il s'était affaissé, les yeux tirés, le corps tendu, seul sous le ciel noir. Et il dormait maintenant son grand sommeil glacé et les fleurs du jardin qui l'aimaient et s'étaient accoutumées à le voir bondir par les petits sentiers pleuraient sur lui leurs larmes de rosée.

Lucien était venu jusqu'à la porte de la salle à manger la face tirée, les yeux secs et brûlants et il avait crié : « Mon pauvre Breuc est mort ! »

Lucienne et Luc se regardèrent avec une subite compassion et tristement on l'alla voir, déjà froid, le ventre affaissé, le poil souillé, la tête dans un flot de bave et de sang. Quand ils revinrent, le déjeûner commença silencieusement : Lucienne attendrie, Lucien nerveux et cachant son émotion. Puis, la gorge sèche, il avait dit au vacher qui larmoyait dans son sarreau : « On ne pleure pas pour les chiens » et se levant brusquement de sa chaise, il s'était sauvé dans sa chambre, des larmes plein les yeux, toute sa poitrine d'homme secouée d'un sanglot.

Et la pluie tombait maintenant, lourde, froide, entêtée et le cadavre raidi se mouillait sous l'ondée, inerte, barrant l'entrée de la niche, dans une rigidité de statue jetée à terre, le collier

et la chaîne au cou comme si l'on craignait qu'on ne l'enfourne trop vite dans la fosse brune, par ce triste matin d'automne.

Lucien ne put manger, il se planta devant la niche et, d'une voix dolente, comme un infirme récitant sa complainte navrée, il racontait à Luc comment Breuc s'était perdu un jour qu'il l'avait emmené avec lui à Waremme ; il avait bien cru que s'était fini, il n'espérait plus le retrouver ; mais Breuc avait battu trois jours la Hesbaye et il l'avait retrouvé le soir même du quatrième, les pattes en sang, tombé comme une masse devant sa porte, si épuisé qu'il avait dû le porter dans ses bras jusqu'à la niche où il était resté quinze jours à se remettre. Ah ! il l'aimait bien, son Breuc. C'était un fidèle. — N'est-ce pas, Breuc, disait-il doucement, se désespérant à l'idée qu'il ne l'entendait plus.

Vers dix heures, un varlet vint, balança le cadavre par les pattes et le jeta sur une brouette où il tomba inerte, puis il s'éloigna comme s'il eût charrié une bottée de trèfles. Lucien le regarda faire sans un mot, mais quand l'homme se fut enfoncé sous la porte charretière, de son pas indifférent et lourd, le dos courbé sous la lanterne de la brouette, il se désespéra seul sur un banc et lentement, dans sa surexcitation nerveuse, une larme lui roula des paupières. Confus, il regardait si personne n'était là, quand un bras se glissa sous le sien et il vit Lucienne qui souriait à côté de lui, les yeux humides.

— Allons, Lucien, tu n'es pas raisonnable, fit-elle avec sa voix douce qu'elle grossissait maternellement.

— Vois-tu, Lucienne, il m'aimait bien, celui-là, fit-il en refoulant ses larmes pour n'être pas ridicule.

Ils se turent, Lucienne brusquement songeuse. Une idée singulière lui traversait la tête, et Lucien vit ses yeux s'obscurcir comme si un nuage y avait passé. Alors, hésitante, cédant à une nécessité de parler, elle dit très vite avec un geste comme pour rattrapper ses paroles :

— Si je mourais, moi, tu ne serais pas aussi triste.

Lucien était très pâle. Cette idée folle lui donna intérieurement une grande secousse. Jamais cette pensée que Lucienne pouvait mourir ne lui était venue et brusquement il sentit que ce n'était plus comme une sœur qu'il l'aimait.

Il ne répondit pas ; mais Lucienne qui n'avait pas retiré son bras, le sentit trembler de la tête aux pieds. Émus de leur secret brusquement déviné, ils s'éloignèrent, elle prétextant une lettre, lui s'en allant par la cour sous la pluie fine qui tombait, avec un grand froid au cœur.

De la journée ils ne se parlèrent. Au dîner, ils s'assirent séparés par le grand-père, lui le cœur serré, et elle montrant une gaieté qu'elle n'avait pas, pour que lui ne vit rien.

Le soir tomba, triste et pluvieux. Pour les distraire, Luc apporta le damier, les installa, prit son journal et s'enfonça dans son fauteuil, rêveur plus que d'habitude, avec le pressentiment vague du malheur. L'abat-jour de la lampe faisait un rond de lumière blonde sur la table, éclairant le damier d'une flamme crue, éblouissant de taches vives les angles des meubles, accrochant dans la pénombre des reflets clairs aux dossiers des chaises d'acajou.

Les jeunes gens poussaient leurs pions en silence, avec un glissement doux sur la planchette marquetée. Comme Lucien se démasquait, inattentif, Lucienne oublia de prendre et ils restèrent sans jouer, les doigts sur le damier, immobiles, les yeux perdus dans l'obscurité par dessus l'abat-jour. Le grand-père paraissait dormir. La lampe charbonnait avec un grésillement sourd et monotone, rendant plus lourd le silence énorme qui semblait tomber des plis épais des rideaux.

Et de la cuisine monta la voix de la vachère qui trainait très bas une chanson wallonne, douce comme une plainte.

Brusquement Lucien eut un mouve-

CAPRICE REVUE

ment, laissa tomber ses yeux sur le damier et son regard rencontra celui de Lucienne fixé sur lui. Il y devina tant de choses qu'un coup de folie lui monta comme une bouffée au cerveau, fit battre à ses tempes une fièvre d'amour irrésistible, et par dessus le damier il prit dans ses mains la main de Lucienne et, les yeux dans les yeux, son souffle s'égarant dans les boucles brunes éparses sur son front, il lui dit dans une longue adoration : « Lucienne ! »

Alors, très pâle, avec un grand battement de cœur, elle lui répondit : « Je t'aime. »

Ils se retournèrent. Brusquement Luc venait de se lever. Il avait toujours son bon sourire d'aïeul, mais ses lèvres étaient blanches et son bonsoir qu'il voulait rendre affectueux fut dit d'une voix où il y avait tant de navrement et presque d'épouvante que Lucien et Lucienne se regardèrent avec l'idée soudaine qu'ils avaient fait quelque chose de coupable et d'exquis, pris de la soudaine peur de l'irréparable.

(A suivre.) G. GIRAN.  
(De La Wallonie.)

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

Conte di cûr.

A Emile Berchmans.

ON TOUR DI PAYSAN.

Gégô Caûte avêut touvé s'pourçai. Hammolette è l'main, è purette, divant s'mai, Il v's l'arregive à tripe, à plate-coïso, à sâcisse, Quand arrive li curé. Avon lu v'là qui d'vise : « M'cheu l'curé, brait Gégô, odant l'apôtre d'à long, le donc, kiment v's va-t-il, quéne bonne nouvelle di [v's vèye? »

« Ben j'passéve, fait l'curé souvaïement, èt l'idète Di v's dire on p'tit bonjoû m'a-st-ahoyi. Eie don ! V's avez touvé ! V'là d'abime in belle bieste ! Inte di nos deux, j'èl dis cial comme à k'fesse, Ine sifaito j'enne a mâie veyou. »

« Oh ! Oh ! on l'sacive comme on pout, Fait Gégô qu'ètend l'èop d'sonnette. Mais diris-v's ben, Moncheu l'curé, Çou qu'fait qui m'bieste, qui v's sonle haïette, (Mais goucial affaire di jâsé) »

Ni ravisse wère à noste Signeur ? « Qu'avez-v's dit ? Oh ! qué mèssege, fré Gégô ! Kiment polez-v's donc, sins honneur, Mètre on pourçai, èt l'bon Diu è même haut ? »

« Jans, c'est affaire di jâsé, v's dis-je ; Pôriz-v's répondre ? » « Eh ben, Nenni, ca ji n'sés nin »

Qué neur diale di l'enfier vis sticho Ces calinerète. « Eh ben ! xhoutez, Moncheu, C'est qu'il bon Diu, èdon, il est moirt po tot l'monde, Et qui m'pourçai 'l est moirt por mi tot seû. »

Li curé 'nnè ralla tot petté, sins répondre.

J. D.

L'Art à Gand.

CERCLE « WY WYLLEN ».

La deuxième exposition du jeune Cercle d'Art « Wij Willen » (littérature, musique, peinture) s'est ouverte dimanche à onze heures par une matinée musicale exclusivement composée d'œuvres des membres du Cercle et qui a obtenu un franc succès. A citer principalement la *Lyda* de Rinskopf, les œuvres de Franz Devos et la jolie bluette de Morel de Westgaven : *Premiers aveux*, un petit bijou.

Après la matinée, le très nombreux public se répand dans le salon de l'exposition, décoré avec un luxe et un bon goût qui font le plus grand honneur à la commission organisatrice. Les murs sont tapissés de grands tapis de Smyrne; tous les tableaux sont sur chevalets; des foisons de plantes ornementales et de nombreux divans achèvent de donner à cette exposition un air cossu et « fermé » qui en augmente considérablement le charme.

Le catalogue, mis en vente au prix de un franc, trouve de nombreux acquéreurs. Et vraiment il a bon air, dans sa coquette couverture vert sombre rehaussée d'or, avec son originale disposition interne (papier blanc pour les tableaux, serin pour la musique, rose pour les vers, gris pour les dessins.) Il contient outre l'énumération des tableaux exposés, des vers français de MM. Camille Verhé (*Sonnet, l'Eplorée*), et Fritz Ell (*Printemps, Vers*). Des vers flamands de MM. Pol Auri, Th. Van Hauvermeire, Isidor Albert, de la musique de MM. Pierre Heckers (*Herf-snacht*), Paul Lebrun (*Les anoureux*) Franz Devos (*Originalité*), Léon Rinskopf (*Maaiers-aanklied*), Albert Morel de Westgaven (*Simple chanson*) et TERENCE CROS (*Menuet de la reine des Algarves*).

Passons maintenant à l'exposition. Parmi les envois d'artistes gantois, deux grandes toiles se distinguent par leur importance : la *Semaine-Sainte*, de Toeffaert et *Après le bain*, de Van Melle.

La toile de Toeffaert, témoigne d'un grand effort. Son tableau représente une charrette de boucher, attelée de six chiens conduits par un gamin, et dévalant au grand galop la rue humide de pluie, dans l'étincellement de ses quartiers de viande ornés de fleurs et de drapeaux, selon une vieille coutume locale. L'œuvre est bruyante, animée, mais manque de cohésion et d'ensemble. Elle ne semble pas arrivée à son entier achèvement.

Toeffaert a encore une ou deux toiles « canines » de moindre dimension et deux bons portraits déjà vus.

L'envoi de Van Melle, *Après le bain*, est une étude minutieuse, à laquelle un long travail n'a enlevé ni son élégance ni sa finesse. Une impression de calme et de douceur se dégage de cette toile de dimensions considérables et qui fourmille de jolies recherches de métier mises au service d'une intelligence d'artiste déjà souple et experte. Quelques accessoires de ce tableau sont à remarquer. Très réussi aussi le *Vieux canal* du même peintre (n° 26), d'une poésie intense et bien flamande; et surtout son *Dock à Gand*.

L'envoi le plus intéressant du sculpteur L. J. Mast est le *Medaillon des frères Vandeveldé*, destiné au *Mémorial*. Ceux qui ont connu les courageux explorateurs, reconnaîtront dans l'œuvre de Mast le caractère de mâle et calme énergie qui les distinguait.

J'aime beaucoup aussi le buste de feu le recteur J. J. Kickx.

Les tableaux du même artiste, malgré de bonnes qualités de dessin et d'exécution, ont quelquefois des duretés qui parlent trop du sculpteur caché dans le peintre.

Omer Coppens a deux tableaux impressionnistes très réussis, l'un surtout : *La Digue de Heyst*. C'est fin, léger, d'une ténuité qui va quelquefois jusqu'au procédé, — mais vrai toujours, et d'une grande intensité.

Vindevogel expose un portrait un peu fantaisiste de M<sup>lle</sup> C., très élégant de pose et d'exécution, d'une discrétion de coloris bien appropriée au sujet traité. Cette toile est l'antithèse de celles de De Kezel, qui sacrifie trop volontiers l'intérêt artistique à la ressemblance servile, et arrive ainsi à produire des portraits absolument exacts, je le veux bien, mais par trop dénués d'impression et d'expression.

Willært saisit le caractère et la physiono-

mie spéciale de ses modèles, comme dans le portrait de M<sup>me</sup> S\*\*\*. Mais on lui reproche un manque de goût regrettable, notamment dans le portrait de M<sup>lle</sup> V. D., par trop criard.

J'aime mieux son *Petit pont*, tranquille et doux.

E. Claus d'abord nous donne un *Printemps* qui est certainement une des meilleures choses du petit Salon. Marcette, des vues d'Italie très réussies, auxquelles je préfère pourtant cette superbe *Campagne romaine* exposée naguère au même Cercle et qui figure en ce moment à l'exposition de Liège.

R. Wytzman, deux belles toiles, dont un *Printemps* qui constitue une des bonnes pages de l'excellent artiste.

Le manque de place ne nous permet pas d'analyser comme ils le méritent les envois de ces trois peintres.

Louis Van Engelen enfin, a une *Botterresse* et une *Tête d'étude* beaucoup supérieure à la première. Sa *Gouache* est originale et arrête beaucoup d'amateurs.

F. E.

MUSIQUE EN TOUS GENRES

F. SCHAEFER

49, RUE DE LA CATHÉDRALE, LIÈGE

Vient de paraître : *Strauss, Danses célèbres*. un volume, fr. 1-50.

Les Trim'leu.

Par Henri Baron.

Les auteurs wallons ne chôment pas : nous l'enregistrons avec plaisir. Après *Cour d'Ognon* dont le succès s'affirme à chaque représentation vient les *Trim'leu*, dont ci quelques mots.

Un jour l'auteur des *Trim'leu* mit au monde une œuvre gentille, d'un réalisme, d'une vérité d'observations remarquables, d'une allure purement wallonne, sans mélange : nous avons cité *On combat d'coq émon Bœnut*.

Mais voulant atteindre plus haut, désireux de démêler en sa faveur les arcanes de l'aréopage wallon, l'auteur s'est mis à délayer son œuvre primitive, et l'a enclavée entre un premier et un troisième acte.

Joseph, un armurier jadis actif, est entraîné au jeu par Jacques, un type de voyou joueur qui va jusqu'au vol pour satisfaire à sa passion. Joseph, en qui tout bon sentiment n'est pas éteint, est remis sur la droite route par sa femme et un M. Bovy, propriétaire et moraliste par excellence. Le deuxième acte est une scène de combat de coq prise sur le vif. Enfin dans le troisième l'auteur tâche de réhabiliter Jacques repentant et malheureux comme pierre à cause de la prison subie.

Le premier acte contient d'excellentes scènes à côté d'in vraisemblances. Cette étude d'un intérieur ouvrier est consciencieusement traitée. Mais lors du partage des biens lorsque mari et femme veulent se séparer, Pifine, qui au début de l'acte parle de son enfant avec amour, l'abandonne presque sur la scène, sans un regard, pour ne s'en occuper que longtemps après.

Plus loin Jacques, ce batailleur, se laisse violemment insulter par M. Bovy, sans broncher. Ce je-m'enfoutisme est outré.

Le deuxième acte est le meilleur. Cette scène de combat de coq est peinte d'une main de maître. A supprimer toutefois la tirade contre les Flamands qu'un cabaretier commet entre deux « tournées ». *Non erat hic locus*. Ce moyen de pêcher les applaudissements n'est pas de l'art.

Quant au troisième acte, un bon conseil : le biffer tout entier. La morale se dégage bien plus puissante de l'arrestation de Jacques que de ces fadesses de moraliste malgré tout et pour tout, encore qu'elles découlent d'un fait

vieux comme le monde : les suites d'une condamnation infamante.

La langue est pure. Elle pêche où le fond pêche.

L'interprétation bonne en son ensemble. M<sup>lle</sup> Legrain est toujours cette artiste de talent. M. J. Baron-Jacques, est d'un naturel parfait. Mais surtout pas d'exagération, après les quelques premières. M. L. Thonard-Joseph, a eu de bons moments. Des éloges aux autres.

Comme d'habitude, ces bons Liégeois, si prompts à crier haro sur les flamingants, ont encouragé de loin, oh ! de très loin, cette tentative d'un jeune à relever la langue qu'ils voudraient voir, sans y aider, à des hauteurs étherées.

SPHINX.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

HUBERT, MIGNON, DE WITTE

ENTRÉE : 50 CENTIMES.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie  
FABRIQUE DE REGISTRES  
SPÉCIALITÉ POUR COTILLON — RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES

Marcel NIERSTRASZ

68, Rue de la Cathédrale, LIÈGE.

ABONNEMENTS. ANNONCES

Spécialité de reliures riches et ordinaires.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art

20 ANNÉE

Comité de Rédaction  
ERNEST MAHAIM  
ALBERT MOCKEL  
PIERRE-M. OLIN  
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS : 5 frs l'an.

Union postale, frs. 6.50.

Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes

Charbonnages du Hasard

Victor RASKIN

Rue des Guillemins, 7

Seul Représentant à Liège

Charbons de toutes les houillères du bassin de Liège.

RASSENFOSSE - BROUET

SEUL REPRÉSENTANT DE LA MAISON CHRISTOFLE & Cie

DE PARIS

26, rue Vinave-d'Ile LIÈGE

A BRUXELLES-EN-BRABANT

Rue des Bouchers

AU CHAT NOIR

Courez voir la permanente exhibition des fresques, exécutées par les copains bruxellois pour la vaste rigolade de tous.

L'ÉTUDIANT

Paraissant tous les jeudis.

Abonnement 3 fr. 50 par an.

Bureaux : 36, rue de Berlaimont, Bruxelles

APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT

HYGIÉNIQUE

MAISON DE VENTE  
AMER MAUGUIN  
16 et 18, rue Léopold  
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

COMPAGNIE DES

Propriétaires Réunis

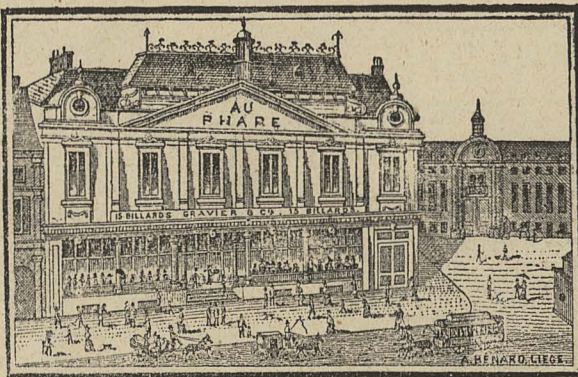
pour l'assurance à primes contre l'incendie  
Agent principal : A. DEPAS, Liège.  
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

RÉPARATIONS SOIGNÉES  
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.  
Ambre, Cannes, etc.  
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET C<sup>ie</sup>



LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATEUR.

Typographie • Chromolithographie •

Aug. Bénard.

Imprimeur-Éditeur

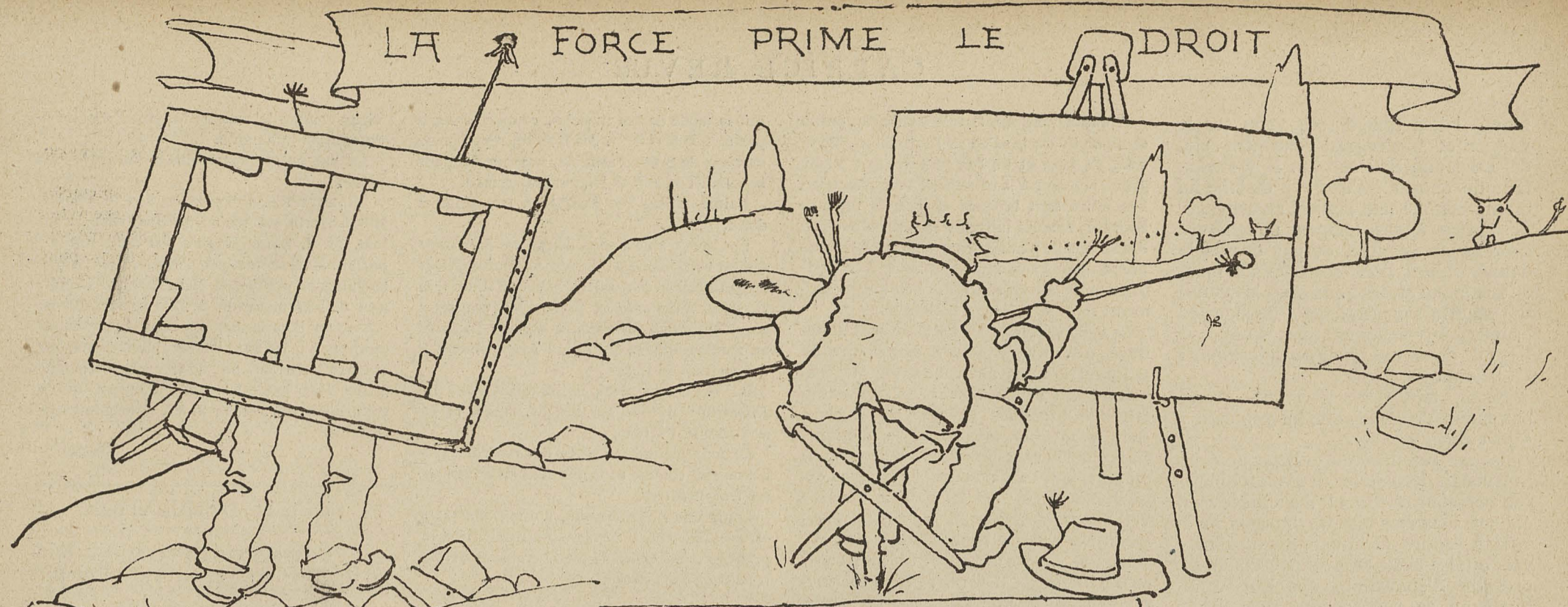
Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

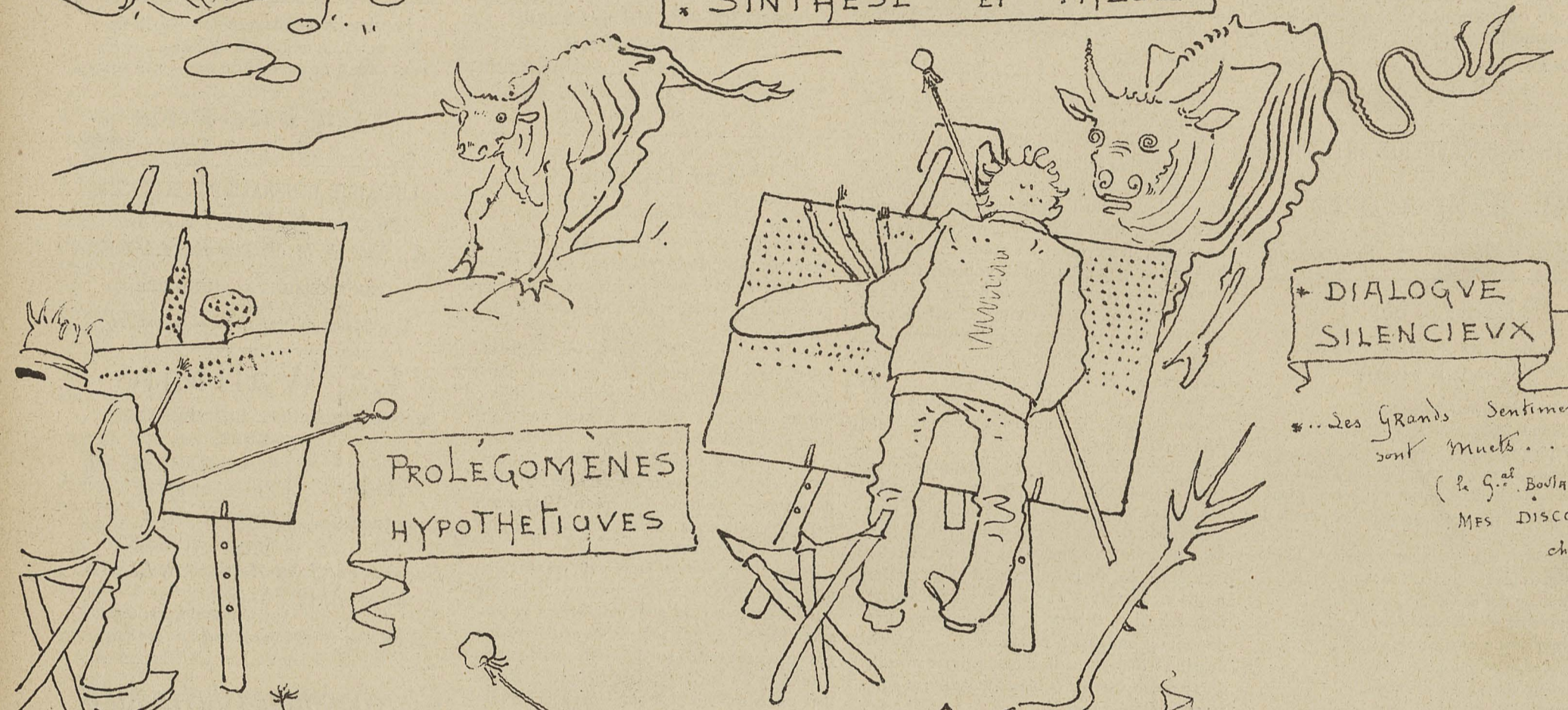
CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES  
TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE  
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIQUE  
PHOTOGRAVURE.

Liège, Imp. Aug. Bénard.



\* SYNTHÈSE ET THÈSE



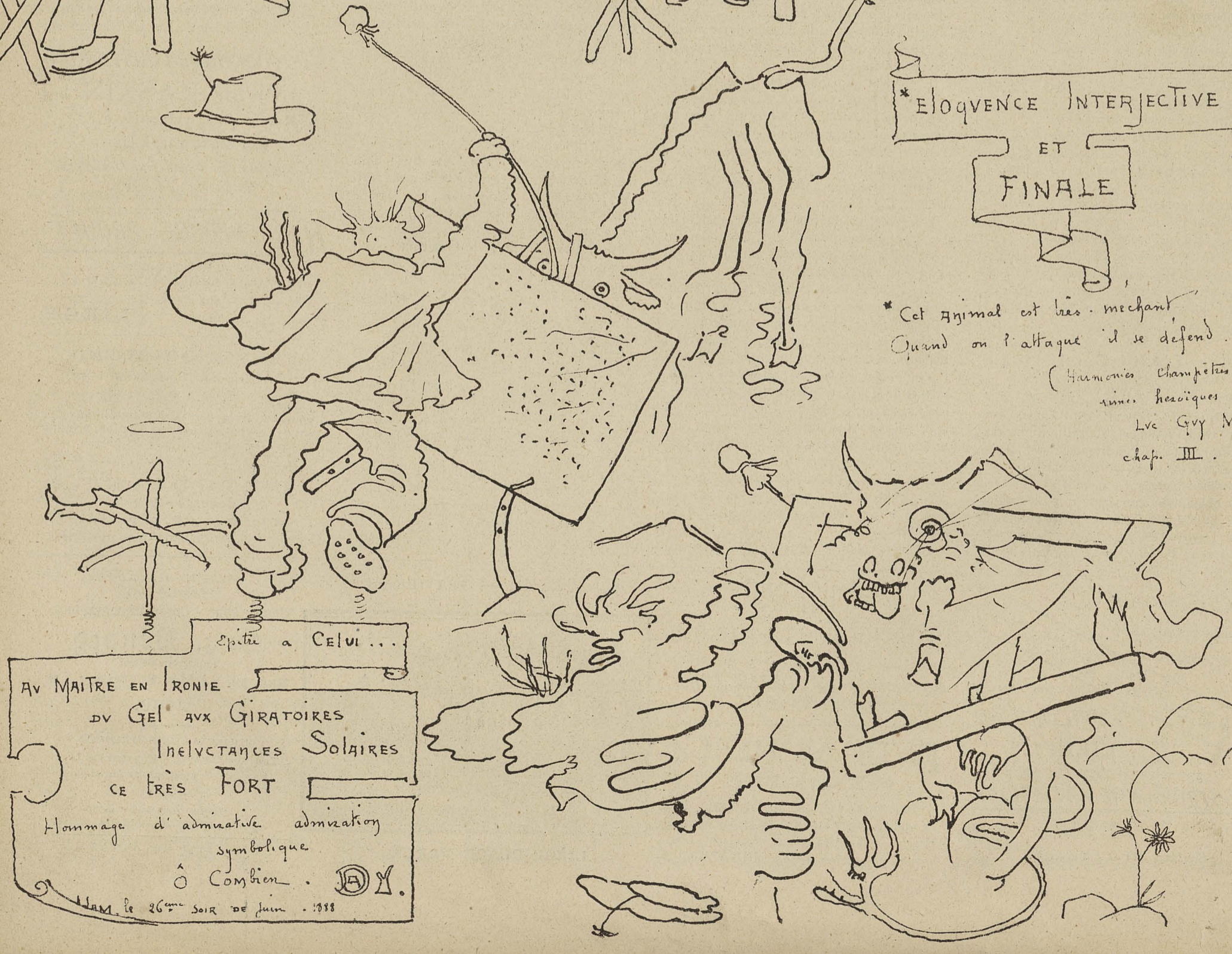
\* DIALOGUE  
SILENCIEUX

\*... Les Grands Sentiments  
sont muets...  
(Le G.<sup>al</sup> BOUTANGER)  
MES DISCOURS.  
chap XVII

PROLEGOMÈNES  
HYPOTHÉTIQUES

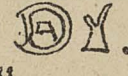
\* ELOQUENCE INTERJECTIVE  
ET  
FINALE

\* Cet Animal est très méchant  
Quand on l'attaque il se défend.  
(HARMONIE CHAMPETIER et  
autres hexaïques -  
Lve Guy MAUF)  
chap. III.



Spécia à CELVI...

AV MAITRE EN IRONIE  
DU GEL AVX GIRATOIRES  
INELUCTANCES SOLAIRES  
CE TRÈS FORT

Hommage d'admiration admiration  
symbolique  
Ô Combien. 

Paris le 26<sup>ème</sup> Soir de Juin . 1938